

— Merci, Blanche..., merci, répliqua OEtna en saisissant la main de la jeune fille et en la pressant avec ferveur. Mais n'oubliez pas que ma visite doit rester secrète, et que vous ne devez pas dire à Henri de Brabant le motif qui vous fait renoncer à sa compagnie.

— Madame, toutes vos injonctions seront suivies à la lettre, dit Blanche.

— Encore une fois, merci, murmura OEtna d'une voix agitée par la joie et par le triomphe. Et maintenant adieu, Blanche, adieu !

Elle quitta la chambre, et Blanche se leva, le coeur gros et oppressé. Notre jeune héroïne revêtit de nouveau son armure, abaissa la visière de son casque, et, au bout de quelques instants, le coeur palpitant, descendit de son appartement.

Henri de Brabant était depuis longtemps déjà dans la cour de l'auberge, donnant des instructions à ses serviteurs ; mais en apercevant Blanche, il s'avança au devant d'elle, avec tous les témoignages de la plus franche cordialité.

— Bonjour, mon brave inconnu, dit le chevalier en prenant la main gantée de Blanche. Tu dois être fatigué du poids de cette armure ; mais j'espère que le moment approche où tu mettras fin à cet incognito.

— Ce moment est arrivé, répondit Blanche en cachant avec peine les émotions qui gonflaient son sein. Je vais vous dire qui je suis, et puis prendre congé de Votre Excellence, peut-être pour toujours, ajouta-t-elle avec un accent de tristesse dont elle ne fut pas maîtresse.

— Pour toujours, répéta Henri, mais quelle fatalité me force donc à me séparer ainsi de celui qui m'inspire la plus vive et la plus sincère amitié ?

— Ne cherchez pas à deviner les motifs qui m'ont décidé à vous dire adieu quelques heures plus tôt que je n'avais espéré, répliqua Blanche en recouvrant son sang-froid.

— Par Dieu ! s'écria Henri de Brabant, je ne saurais consentir à ce que nous quissions ainsi. Tu vas me révéler ton nom, c'est parfait ; mais à peine ai-je appris à t'aimer comme un frère, sans même savoir qui tu es, ni avoir vu tes traits que tu prends le parti de me quitter...

— Je n'ai pas le choix, répliqua Blanche en ayant peine à réprimer un soupir.

— Mais que puis-je faire pour toi, comment puis-je te remercier des services que tu m'as rendus ? demanda notre héros. Parle... je suis riche... je suis puissant à la cour d'Autriche...

— Donnez-moi le cheval sur lequel j'ai voyagé en votre compagnie, dit Blanche dont la voix tremblait de plus en plus d'émotion. Et afin de gagner quelques instants pour se remettre, elle s'approcha du cheval que les domestiques étaient en train de harnacher.

— Oui, donnez-moi ce cheval, répéta-t-elle, et chaque fois que je verrai ce noble animal, je penserai à Henri de Brabant.

— Il t'a appartenu dès l'instant où tu l'as monté, répondit le chevalier. Il faut donc que je te donne d'autres témoignages de mon amitié.

— Je n'en demande pas, dit Blanche avec émotion. Puis se tournant vers le domestique elle lui dit de seller son cheval sans délai.

— Il y a quelque chose de singulier et d'étrange dans vos manières, mon ami, observa Henri ; et il est impossible que je vous laisse partir sans connaître la cause de votre tristesse. Ainsi dites-moi donc...

A ce moment, une jeune femme qui n'était autre que Satanaïs, accompagnée de Linda et de Béatrice apparut sur le seuil de l'auberge. A sa vue, Blanche laissa échapper une exclamation d'admiration ; et puis, se tournant vers le chevalier, elle fut frappée du plaisir et de la satisfaction qu'exprimait son visage. Un soupçon prompt comme l'éclair traversa son imagination.

— N'est-ce pas Satanaïs, la soeur d'OEtna ? demanda-t-elle avec une fermeté soudaine.

— Oui, dit Henri de Brabant ; elle est arrivée ici hier assez tard. Je vous dirai par suite de quelles circonstances elle s'est trouvée sur notre passage, l'accident de sa soeur est pour quelque chose. Mais permettez-moi de vous présenter à elle, ajouta le chevalier en faisant un pas vers Satanaïs. Venez, mon ami, et vous me direz votre nom devant elle, afin qu'elle aussi apprenne à vous estimer.

— Non, non ! s'écria Blanche avec égarement, comme si elle eut été saisie d'un vertige soudain. Puis, obéissant à une impulsion irrésistible, elle s'élança sur le coursier qui piaffait à côté d'elle, lui enfonça les éperons dans les flancs, et partit comme une flèche, sans que le chevalier comprit rien à une pareille fuite.

XLII

UN MOYEN INVENTÉ PAR CYPRIEN POUR METTRE SES TRESORS A L'ABRI DES VOLEURS

Nous allons laisser Henri de Brabant et Satanaïs, qui était venue retrouver le chevalier pour des motifs que nous connaissons plus tard, continuer leur route vers la frontière d'Autriche, et retourner à l'auberge où le page Ermach avait été assassiné par OEtna.

C'était le même jour où s'étaient passés les incidents que nous avons rapportés dans le chapitre précédent. Il était dix heures du matin, quand on vit s'avancer une longue procession par la route de Prague. Elle se composait d'au moins vingt-quatre personnes toutes à cheval. En avant venait une dame en deuil, la figure cachée sous un voile épais, et montée sur un palefroi magnifique. A sa droite étaient deux guerriers, couverts d'une armure complète, et la visière baissée ; à sa gauche était un individu vêtu d'une longue robe, dont le capuchon était rabattu par devant. Immédiatement après venaient quatre belles jeunes filles et quatre pages remarquables par la beauté de leurs costumes. Ensuite venait un char funèbre, traîné par quatre chevaux noirs que guidaient deux postillons en deuil. Des hommes d'armes mar-